

LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE



IX ANNEE — 1^{re} LIVRAISON

SEPTEMBRE 1894



MONTREAL
ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs-Relieurs
421 RUE ST-PAUL

LES ANNALES TERESIENNES

9^{me} ANNÉE

SEPTEMBRE 1894

1^{re} LIVRAISON

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS. — MES SOUVENIRS DU COLLÈGE (M. S. ROULEAU). — L'IDÉAL (M. S. CORBEIL). — A LA MÉMOIRE D'UN CONFRÈRE, J. CRÉPEAU (M. A. SAURIOL). — ECHOS DE L'ACADÉMIE. — PETITE CHRONIQUE. — NOTES DE CONDUITE. — PLACES DE SEMAINE.

A NOS LECTEURS

Voici de nouveau les *Annales* devant leurs lecteurs. Elles se présentent comme toujours humbles, modestes, mais confiantes, puisqu'elles sont les messagères de l'*Alma Mater*. Messagères qui s'arrêtent parfois en chemin, qui laissent passer l'heure du rendez-vous, qui fatiguent jusqu'à l'impatience l'attente de leurs amis ; messagères trop souvent tardives, oui, mais non paresseuses : n'arrive-t-il pas au papillon d'embarrasser son aile à travers les fleurs ? à l'abeille de ralentir son vol sous le poids même de son précieux butin ?

Papillon folâtre ou abeille industrielle, nos *Annales* n'en sont pas moins des messagères fidèles qui, ayant le privilège de tout voir et de tout entendre ; rapportent exactement les idées, les impressions, les événements de ce petit monde qu'on appelle le collège.

A ce titre, nous avons l'espoir que les *Annales* garderont la faveur qui ne leur a pas manqué jusqu'ici. Et cet espoir nous réjouit. Il nous soutient au milieu des soucis et des labeurs de notre tâche. Il nous stimule à rendre notre œuvre meilleure encore et toujours plus digne de la bienveillance de nos lecteurs.

Pour la rédaction,

A. NANTEL, Ptre.

MES SOUVENIRS DU COLLEGE

M. Joseph Aubry

Autrefois le vénérable M. Joseph Aubry aimait à nous répéter cette sentence : « A mon âge, on ne lit plus, on relit. » C'était une autre manière d'exprimer une pensée, vieille de tous les siècles, que, l'homme parvenu à certain âge, cesse de nourrir des espérances parceque l'avenir ne lui présente plus qu'un horizon bas, rapproché. Alors il se réfugie dans le passé et vit surtout de souvenirs.

Aurais-je atteint ces rivages de l'existence ? C'est en vain que je cherche à me le dissimuler, car, si je continue encore à lire et beaucoup, quand je rentre en moi-même, mes pensées retournent en arrière ; si je veux écrire, j'aime à parler de mon enfance, des choses d'antan. Si je rencontre un enfant, si je découvre une chevelure blonde, un visage un peu marqué de rousseur, je me prends à recommencer la vie. Je contemple cet adolescent, dans le fond de ses yeux, je cherche à découvrir mon image à cet âge ; je me demande s'il a les mêmes pensées que j'entretenais alors, s'il berce les mêmes illusions, s'il sourit aux mêmes rêves.

C'est ainsi que la rentrée de 1894 a ramené à mon

imagination le tableau de ma première venue au collège. C'était en 1861. J'arrivais en petite voiture, je portais un peu gauchement le costume traditionnel orné de ces *nervures* blanches, tombées en désuétudes avec le progrès du siècle, parements qu'on n'avait point épargnés, mais prodigués ; il y en avait un peu partout, en bas, jusqu'à la queue de l'habit, en haut, tout autour de la casquette. Pour franchir le seuil, il fallait monter au portique, devant l'ancien collège. Je dis *devant*, je pourrais aussi bien dire *derrière*, puisque les écuries et les étables étaient de ce côté.

Un jour cela donna lieu à une discussion assez vive : même, si j'ai bonne mémoire, la question fut amenée devant le Conseil qui fut appelé à décider par un vote que le devant de l'ancien collège était le derrière, et vice versa.

Quoiqu'il en soit, nous arrivions de ce côté. Le cœur me battait et en suivant mon compagnon de voyage, un co-paroissien, Moïse Rochon, élève de troisième. Là, les maîtres s'empressaient de nous recevoir avec politesse, bienveillance. Comme toujours il y en avait de moins polis et de très aimables, d'autres étaient plus graves. Les sentiments qui dominaient chez moi en cet instant, c'était le respect et une certaine crainte révérentielle en présence de ceux qui allaient m'instruire et me diriger. Leur costume, leur position, leur science que je supposais très étendue, même leur âge, (quelques-uns pourtant avaient pris la soutane la veille) tout cela m'en imposait. Avec les années, à mesure qu'on avance en classe, la distance entre l'élève et le jeune professeur diminue, ces sentiments perdent de leur intensité ; le respect demeure, mais appuyé sur d'autres motifs plus raisonnés,

et la crainte, surtout la crainte révérentielle disparaît. Plus tard, lorsque je changeai de rôle, et que la première fois je me posai en maître, comme j'avais conscience de ma jeunesse et de mon peu de savoir, j'en étais à me demander si sur les nouveaux j'exerçais ce prestige qu'avaient eu sur moi mes premiers maîtres. Je n'osais le croire, mais dans la suite, les confidences des élèves, devenus plus communicatifs, m'apprenaient que les choses n'avaient pas changé ; il en doit être encore ainsi.

Parmi les hommes qui ont exercé leur action sur notre existence d'enfants, plusieurs ont disparu. Messieurs Stanislas Tassé, Louis Dagenais, Joseph Aubry, Léon Charlebois ont reçu leur récompense. Des prêtres qui étaient à Ste-Thérèse à cette époque, seul M. Z. Délinelle, qui menaçait de mourir à chaque semestre, continue de vivre sans être pour cela ni plus vigoureux, ni plus gras ; mais ces natures de nerfs, de muscles, austères au régime, à la règle, résistent longtemps, ne semblent jamais achever de s'user.

J'ai déjà eu l'occasion de tracer dans les *Annales* le portrait de MM. Tassé et Dagenais ; aujourd'hui je continue ce travail et je vous présenterai ceux que j'ai mieux connus, à cause des relations plus étroites qui s'établirent entre eux et moi. Je me promets bien de dire tout le mal que j'ai pensé de mes directeurs et de mes professeurs ; ce sera un moyen, pas du tout nouveau, de payer une dette de reconnaissance contractée pour services reçus.

Encore une fois, je ne veux donner que des souvenirs personnels, des impressions d'enfant. Parlons d'abord de M. Joseph Aubry qui a été mon confesseur jusqu'à la fin, jusque sur son lit de mort. Il me semble encore le

voir, le noble vieillard, avec sa chevelure blanche, qui faisait couronne pendant que le milieu de la tête était chauve complètement et lisse ; toujours frais rasé et même poudré, réminiscence du temps jadis, lorsqu'à Québec il portait longue perruque enfarinée, aux offices dans les grandes fêtes ; les yeux gris étaient souvent fermés à demi, il tenait le menton élevé, ce qui donnait à la figure un air recueilli et un peu béat ; plus tôt gros que grand, marchant pesamment avec une lenteur gravé, revêtant dans les jours de solennité une brillante soutane de croisé qu'il possédait depuis longtemps et qui n'avait pas jugé à propos de s'agrandir à mesure que celui qui la portait avait gagné en largeur, de sorte qu'elle faisait effort pour contenir cette puissante organisation.

La bonté, la bienveillance, la douceur brillaient dans toute sa personne. Il avait cette politesse, cette urbanité des anciens qui frappe et séduit. A tous il souhaitait la bienvenue avec un petit geste de la droite et par ces paroles que nous nous plaisions à redire : « Votre serviteur, mon petit ami. »

Il inspirait à tous, aux jeunes et aux anciens, aux familiers comme aux étrangers le respect et la vénération par son âge ; il était le doyen de la maison, ayant alors près de soixante-cinq ans. Il venait de Québec où pendant un quart de siècle, il avait été directeur du petit et du grand séminaire, puis professeur de théologie. Excellent prédicateur, pendant plus de vingt ans, il donna des retraites un peu partout. Il aimait la chaire, il y montait un peu plus souvent qu'à son tour, prenant volontiers la place des autres qui n'étaient pas fâchés de s'effacer. A ceux qui lui faisaient des remarques à ce sujet et cherchaient à le taquiner, le doux vieillard, entendant la

plaisanterie, répondait : « Que voulez-vous ? On me pousse malgré moi dans la chaire. » Il avait alors perdu un peu de la chaleur, du mouvement de son âge mûr, mais il instruisait admirablement ; ses sermons, les homélies étaient divisés suivant les règles de l'art ; ses instructions étaient nourries de l'écriture sainte, des pères de l'Eglise ; il citait en particulier saint Alphonse, qu'il nommait simplement Liguori, sans doute parce que saint Alphonse était docteur et M. Aubry aussi, ce qui devait engendrer entre eux une certaine familiarité. Il nous faisait plaisir de le voir paraître pour annoncer la parole de Dieu. Il me semble que je le vois s'avancant lentement dans le sanctuaire, tenant sous son bras gauche un beau livre des Evangiles, tranche dorée, couverture noire, lisse et reluisante, pendant que le bras droit rame activement. Dans la chaire il donnait lui-même le signal de se lever et lentement il disait : « Evangile selon saint Mathieu, chapitre X ; en ce temps-là, etc. » Alors il toussait légèrement, relevait la tête et regardait son auditoire.

M. Aubry trouvait un charme toujours nouveau à nous parler de Québec ; les souvenirs de la ville de Champlain lui revenaient en foule, et à propos de tout comme à propos de rien il nous les communiquait. Qui ne se rappelle cette entrée en matière qui revenait sans cesse et suffisait à nous faire sourire : « A Québec... de mon temps... quand j'y étais. »

Comme toute sa vie s'était écoulée dans les séminaires, il avait pour les enfants et les jeunes gens un de ces attachements qui vont jusqu'au dévouement, aux sacrifices. Pour subvenir aux besoins des écoliers pauvres dont le talent, les aptitudes promettaient des ministres aux autels, de bons citoyens à la société, il avait fondé l'Œuvre des

douze Apôtres, c'est-à-dire des bourses. Pour assurer cette fondation, il se fit mendiant ; malgré ses soixante et quinze ans, il sut rajeunir sa vieillesse comme l'aigle, trouver des forces pour aller la prêcher dans toute la Province. Il était devenu exigeant pour l'œuvre de ses bourses ; il aurait voulu qu'elle primât partout. Aux curés qui se hâtaient de l'appeler et mettaient du zèle, il promettait, il assurait toutes les bénédictions célestes et terrestres. Si l'accueil était plus froid, eh bien, tant pis, ma foi. Il n'allait pas jusqu'à prédire des malheurs, mais il ne savait pas trop ce qui arriverait.

Un jour il s'en allait à Longueuil annoncer la bonne nouvelle. Sur le bateau traversier il rencontre le père Pailloux, qui alors quêétait pour les saints lieux. Ce compagnon de voyage, un samedi, ne lui disait rien qui vaille.

Enfin il l'aborde et la conversation s'engage :

— Mais où allez vous ?

— A Longueuil.

— Moi aussi.

— M. le Curé vous attend-il ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Mais dites donc, devez vous prêcher ?

— Je vais précisément pour ce motif.

— Et moi aussi.

— M. Thibeault vous a t il invité ?

— Certainement.

— Mais pas possible, retournez alors.

Il y avait malentendu. M. Aubry dut se reprendre un autre tantôt, et il ne perdit rien à ce retard.

M. Aubry était le confesseur de presque toute la gent écolière — les anciens par habitude et par confiance, et

les jeunes, beaucoup pour faire comme les autres, et un peu pour entrer dans les bonnes grâces du père. Il aimait ses pénitents, les soignait, les connaissait même par leur nom. Aussi elles étaient longues les queues qui se formaient depuis la porte de la chambre du fond jusqu'à l'autre bout du corridor au deuxième du vieux collège. Plus tard M. Charlebois qui devait lui succéder dans le cœur de notre jeunesse, commença à battre en brèche sa popularité et à le plaisanter. M. Aubry prenait des informations et M. Charlebois, naturellement porté à l'exagération, et à qui un peu de blague ne coûtait guère, savait toujours donner un nombre qui excédait celui des pénitents du bon vieillard. M. Aubry, qui ne soupçonnait pas le mensonge, même le mensonge joyeux, ajoutait foi aux réponses de son voisin, aux agaceries se contentait de répondre ! « oportet illum crescere, me autem minui. »

Pour des raisons que je ne saurais plus donner, dans l'année scolaire de 1866-67, M. Aubry, malgré son âge très avancé, fut nommé directeur des élèves. On lui donna pour assistant M. Lorrain, alors diacre, maintenant évêque de Pembroke.

Il se fit un partage dans les fonctions du Directeur. A M. Aubry revint la miséricorde et l'*honor*, si je puis m'exprimer ainsi, au je une prêtre la justice et l'*opus*. Le bonheur du premier, c'était de trouver l'occasion d'accorder un congé. Nos battements de mains, nos trépignements de joie, nos cris d'allégresse le grisaient. Nous avions vite saisi ce faible et tout nous devint prétexte de quémander la suspension des classes et des études. Une fois, le soleil radieux faisait danser ses rayons sur une croute éblouissante qui invitait aux glissades. Les plus vieux comme les plus jeunes se pressent autour des

philosophes et les prient d'aller en députation déposer aux pieds du Directeur les vœux de la communauté. Me voilà parti en compagnie de Filion, je crois. Effrontés comme tous les représentants du peuple-roi, nous acceptons et avant d'avoir réfléchi, nous étions à la chambre de M. Aubry.

— M. le Directeur, nous venons au nom des confrères, demander congé.

— Quelles raisons avez-vous ?

Ma foi ! nous n'avions pas songé à cette question ; la surprise nous rend muets ; mais bientôt nous reprenons nos esprits et ensemble, comme si une même inspiration nous arrivait en même temps, nous répondons : »

— M le Directeur, c'est qu'il fait beau, le soleil brille.

— Il faut avouer que votre raison n'est pas très forte.

— Vous partez ce matin, M. le Directeur ?

— Oui je m'en vais à l'école Normale.

— Eh bien ! quand vous serez parti, nous adresserons notre demande à M. Lorrain.

— Ah ça ! dites donc un peu..... Oui, j'accorde ce congé, mais ne revenez plus avec de semblables motifs.

Au diner, M. Lorrain qui présidait au réfectoire des écoliers arrivait, le cou roide, enveloppé de mouchoirs ; à nous, ses voisins, qui l'interrogeons, il répondit d'un ton bref, avec un peu de mauvaise humeur : « Certes je puis bien avoir des clous. » Nous comprîmes l'allusion et nous cherchâmes ailleurs un sujet de conversation.

M. Aubry était un stricte observateur du règlement ; toujours au poste à l'heure, à la minute. Même dans les derniers temps, affaibli, pouvant à peine se tenir debout, il demandait l'aide de notre bras pour descendre les escaliers et assister à l'examen particulier, aux repas en

commun comme le veut la règle. Aussi a-t-il été pour nous un modèle vivant, une règle visible ; mais c'était la règle aimable, la loi de grâce, la discipline de la douceur. La condescendance était la qualité qui nous attirait, nous les jeunes, auprès de sa personne. Il conversait avec cette indulgence, seconde grâce de la vieillesse presque aussi touchante que la grâce de la jeunesse.

Si la distraction est le lot des gens d'esprit, il faut avouer qu'on a reudit sur le compte de M. Aubry bien des histoires charmantes ; mais ajoutons, pour rester dans le vrai, qu'on a mis à son crédit beaucoup d'aventures arrivées à d'autres.—C'était une âme simple, candide à qui il était facile d'en imposer. Ainsi, M. Aubry avait en horreur le tabac et lui faisait une rude guerre, j'en sais quelque chose. Il se plaisait à répéter : « On dit que cette puanteur tue les moustiques. » Cependant Hamel et Cousineau, deux élèves qui le visitaient souvent pour lui donner leurs soins dans les dernières années, fumaient, même dans sa chambre sous prétexte de chasser les maringouins. Chose extraordinaire, ce massacre des insectes piquantes se continuait jusqu'au milieu de l'hiver.

Avec cette bonté d'âme, quand il voulait donner une leçon, piquer un peu, il trouvait des tours de phrases ingénieux qui laissaient sans réponse ses interlocuteurs. Directeur des ecclésiastiques, il tenait à l'observation rigoureuse du règlement ; toute infraction, dont il avait connaissance, était au moins signalée. Un jour il monte à la chambre de M. Jasmin, mort depuis, curé de Beauharnois, et un bon vivant celui là autant qu'homme d'esprit :

— Dites donc, M. Jasmin, mais vous fumez ?

Et Jasmin de répondre :

— Quelquefois, par accident, quand mon père vient, je me permets d'achever sa pipe.

— Oh ! je connais bien votre père, nous sommes de la même paroisse, de St Laurent. — Oh Oui ! je comprends..... Mais votre père vient-il tous les jours ?

Hé ! Ça devenait critique, M. Aubry paraissait bien informé. En lui-même, Jasmin pensait qu'il était la victime de son ami M. Charlebois qui venait d'être fait prêtre, et était bien au courant des petites misères des maîtres ecclésiastiques ; il se hâta d'ajouter :

— Non, pas tous les jours, mais souvent, et en parlant, comme il sait qu'en vacance j'ai l'habitude de fumer, qu'il ignore le règlement..... qu'il ne voit point de mal à cela..... il vide sa blague sur la table ; moi pour ne laisser rien perdre... je continue.

— Oh ! je comprends.—Mais quand votre père viendra, dites-lui donc de ne plus vider cette blague et..... Votre serviteur !

C'était une coutume dans mes premières années de prêtrise qu'on servit le café après dîner. Une tasse de ce breuvage délicieux, c'était le péché mignon de M. Aubry, la boire chaque jour, c'était une habitude de plus de cinquante années ; il y tenait. Une bonne fois, alors que M. Lecours était économe, le café disparut, nous, nous ne fîmes pas attention à cette absence. Mais quelque chose manquait au bon vieillard ; après le repas du midi le café était pour lui ce qu'est pour nous, fumeurs, la pipe. Il ne dit rien d'abord, mais à un bon moment choisi, dans une fête plus grande, se tournant vers l'économe, il dit, sans que, de prime abord, nous ne pûmes saisir l'apropos : « Autrefois, de mon temps à Québec, lorsque nous dinions chez le gouverneur Lord Elgin..... Oh ! jamais il n'y avait dîner sans café ! Une tasse de café est

le complément indispensable de tout dîner dans la bonne société ! » Enfin nous saisismes l'allusion et M. l'économe, qui n'était pas du tout coupable, s'empressa de rétablir la coutume qui a disparu avec M. Aubry.

Malgré de durs, de longs travaux, M. Aubry arriva jusqu'à la grande vieillesse, une verte vieillesse, robuste santé qu'il devait à la pratique des vertus, à des habitudes régulières et à un régime sobre. Lorsqu'on le félicitait de son âge et qu'on croyait lui faire plaisir en répétant qu'il avait une belle vieillesse, il répondait avec ce sourire qui ressemble à celui de l'enfant : « Oui, oui, belle pour vous qui ne l'avez pas. »

M. Aubry eut comme un pressentiment que son pèlerinage sur la terre touchait au terme final ; il demanda d'être relevé de toute fonction afin qu'il pût se livrer entièrement à la méditation et se préparer aux années éternelles.

Que de fois, le matin, lorsque l'astre du jour baignait de ses rayons tout le collège, ou le soir, pendant le silence des études, j'ai contemplé le noble vieillard se promenant avec gravité sur la galerie ou dans les cours à l'ombre des érables. La tête penchée sur la poitrine, la main droite relevée, et le pouce entre les lèvres il s'absorbait dans l'oraison. Alors encore, comme il nous l'avouait, il plaidait, devant Dieu notre cause, il priait pour cette jeunesse qui l'aimait, le vénérait, il priait pour l'Eglise. En effet cette bonne mère avait toute sa passion. Il la suivait dans toutes ses luttes, à travers toutes ses péripéties. Il se réjouissait de ses triomphes, s'attristait des persécutions qu'on lui suscitait dans tous les royaumes de l'Europe. Il se faisait lire chaque semaine les articles intéressants, que publiait sur ce sujet, dans sa première page, le *Journal de Québec* qu'il recevait depuis sa fonda-

tion et gratuitement. C'était un souvenir de gratitude que n'a cessé de lui transmettre son élève l'hon. Cauchon. M. Aubry avait un faible pour cet élève ; c'est qu'il avait reconnu en cet homme, qui a joué un grand rôle dans notre politique, certaines qualités qu'il tenait peut-être un peu trop cachées sous une écorse qui avait bien sa rudesse.

M. Aubry est mort le jour anniversaire de sa naissance, il entra dans sa 80e année. Dieu, l'envoyant, lui avait commandé d'aller sur terre accomplir son long et laborieux pèlerinage. Prêtre, pendant cinquante-six années, il a enseigné, dirigé ; il a prêché, confessé, consolé, encouragé, fortifié, en un mot il a fait le bien. Alors le maître ordonna au fidèle sujet de rentrer dans la patrie, de venir à la récompense. Le rappel sonné, le brave soldat répondit à la voix du chef. Sans souffrance, sans secousse, comme si la machine humaine, usée par le temps, avait fini par se dissoudre, il rendit son âme à Dieu. C'était le matin de la Fête-Dieu ; la chrétienté était en joie, les mille voix de la nature chantaient sur tous les tons et dans toutes les gammes les louanges de son auteur ; le soleil matinal, la verdure du bocage, la brise secouant le feuillage, la chanson de l'oiseau, les cantiques des élèves à la messe, les cloches appelant les fidèles au sacrifice des autels formaient un divin concert. Le saint prêtre, le grand serviteur de Dieu, le vénérable et vénéré vieillard, qui depuis une journée était dans une agonie qui n'avait rien d'agité mais ressemblait au sommeil, n'eut qu'à s'endormir au bruit de ces hymnes de la terre pour se réveiller au milieu des harmonies angéliques et se plonger au sein des visions béatifiques. C'est là notre espérance, notre foi.

L'IDEAL

A nos élèves sortant de retraite

J'étais au palais du Vatican. Je visitais la « Galerie des tableaux. » C'est là que l'immortel Pie IX fit déposer en 1857 la collection romaine des chefs d'œuvres des Léonard de Vinci, des Raphaël, des Véronèse, des Poussin, des Murillo. Un jeune artiste attira soudain mon attention et ma sympathie : j'aime à contempler l'homme accomplissant un labeur noble et fécond. Celui-là copiait l'ouvrage insigne de Raphaël « La transfiguration de N.-S. J.-C. sur le Thabor. » La vue du type idéal et l'effort de l'imitation l'absorbaient ; les étrangers qui passaient ne troublaient pas son extase. Le copiste de génie regardait longtemps le tableau inspiré puis saisissant sa palette et ses pinceaux, il jetait avec intelligence sur sa toile, ses riches couleurs et reproduisait avec fidélité les beautés du chef d'œuvre : la majesté du Christ transfiguré, la gloire tempérée des prophètes, le rayonnement des cieux. J'étais ravi : j'avais comme une apparition de l'homme, de l'homme magnanime cherchant et copiant le modèle idéal. Et je songeais :

Dans Dieu, je pensais à sa vie immanente, il n'est point d'idéal, c'est à-dire ce quelque chose de mieux, d'achevé auquel aspire l'être intelligent mais créé. Dieu possède la vie dans la plénitude. Sa perfection est infinie ; les beautés créées, comparées à cette perfection incréée, sont de pâles copies, des reflets ternes et blafards : *Perfectiones quidem in Deo præexistunt unite et simpliciter, in creaturis vero recipiuntur divise et multipliciter.* (S. Th. I, XIII, 5). La sagesse, la volonté, la puissance, tous les attributs divins sont égaux, également excellents.

L'être de Dieu est indéfectible et son intelligence infail-
 lible, sa volonté est infiniment droite, et sa puissance infi-
 niment efficace. « Son entendre et son vouloir, Bossuet
 parle ainsi de Dieu, sont sa nature qui est toujours excel-
 lente, sa perfection morale et sa perfection naturelle ne
 sont qu'un. » Donc en Dieu il n'est point d'idéal. C'est
 la raison de sa gloire singulière et le sceau de son inéna-
 rable grandeur. *Magnus Dominus et magnitudinis ejus
 non est finis.*

La bête n'a pas d'idéal. Sans doute je vois dans ses
 mouvements des convenances admirables, mais ces conve-
 nances, ces traces insignes d'une intelligence profonde
 ne les trouvé je pas dans la plante ? Le lierre, par exem-
 ple, à peine sorti de terre, s'élève par je ne sais quel
 sentiment de sa faiblesse pour aller de lui-même s'attach-
 er à tout support que le hasard présente. Sa tige flexible,
 nouant ses cordons aux saillies des pierres, circule le
 long des murailles ; s'élevant ainsi elle épanouit à une
 hauteur superbe sa fleur, son fruit et son feuillage. Je ne
 dis pas cependant : le lierre est un être intelligent. Il
 en est de même de la brute. Dieu la fait raisonner comme
 le peintre anime sa toile et le sculpteur fait respirer le
 marbre : ce mot de Bossuet est splendide. Non, dans la
 brute il n'est pas d'entendement et partant il n'est pas
 d'idéal ni d'élan vers le mieux. L'instinct qui supplée
 l'intelligence et l'appétit qui remplace la volonté sont
 également étendus, également rétrécis. L'appétit est au
 niveau de l'instinct, l'instinct ne s'étend pas plus loin que
 l'appétit et tout cela est borné, obtus, resserré en d'étroites
 limites, emporté par un mouvement fatal. La condition
 de la bête est basse, infime et la bête ne le sait pas, et la
 bête ne le ressent pas, elle jouit bêtement. Cette satis-

faction, cet assouvissement c'est la marque de sa grossièreté et de sa nécessaire bassesse.

Mais dans l'homme je trouve et l'idéal et le réel, mais quelle distance déplorable entre les deux ordres ! Les ténèbres d'ignorance dans l'entendement, le dérèglement des affections dans le cœur, l'inconstance des vœux dans la volonté et toute cette dépravation dans laquelle nous sommes nés, demeurent au milieu de nos jours la marque impérissable de notre infinie misère. Nous sommes des dieux tombés.

Les réalistes de notre grand siècle ne se chagrinent pas de cette *triste réalité*. Oh ! mais pas du tout. Leur idéal, à eux, c'est *ce réel* : le monde avec ses pompes vaines, la chair avec ses ignobles voluptés, puis.....la vie tranchée par un coup soudain quand la vieillesse arrive avec ses mornes délaissements et ses souffrantes infirmités.

Vivons, *disent-ils*, et dans la volupté.
 Noyons ce peu d'instant au néant disputé.
 Le soir vient : dérobons quelques heures encore
 Au temps qui nous les jette et qui nous les dévore.
 Enivrons nous du moins de ce poison humain
 Que la mort nous présente en nous cachant sa main.

.....
 Plongeons-nous tout entiers dans ces mers de délices,
 Puis au premier dégoût trouvé dans ces calices
 Dérobons sa proie à l'existence ;
 A la mort, sa douleur ; au destin, sa vengeance.
 (LAMARTINE).

Cependant l'homme bien né déplore l'imperfection et la honte de ce *réel*.

« Aux pires instants
 L'immortelle pensée aux sillons éclatants
 Comme un feu des marais, jaillit de cette fange
 Et remplissant nos yeux nous éclaire.....et se venge.
 (STE-BEUVE).

Oui, les grossiers instincts qui rabattent l'élan de l'âme sublime, l'homme chrétien les désavoue. Il engage des combats magnanimes dans les champs clos de son cœur et bientôt la chair vaincue, l'homme du péché dompté laissent se manifester librement l'esprit victorieux et l'homme régénéré dans le Christ. Cette soif de la beauté idéale, sa poursuite, sa conquête, son irradiation plus complète dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions c'est la marque éclatante de notre grandeur.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Et cet idéal que notre âme doit glorieusement refléter, c'est Dieu, c'est la vie divine révélée à l'homme par l'Homme-Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Notre-Seigneur est venu sur la terre pour nous éclairer sur notre misère, réparer le désastre de la faute originelle, relever notre nature dans ses perfections primitives. Il nous invite à l'étudier, à l'imiter ; il nous soutient dans l'effort de la régénération. Allons ! tous, entrons à la suite du Maître divin dans ces sentiers de justice et d'honneur. La mort surprit Raphaël, l'artiste virginal, au travail de son chef-d'œuvre, la Transfiguration de Notre Seigneur sur le Thabor : puisse-t-elle nous trouver, nous aussi, au noble labeur de notre transfiguration dans le Christ ! L'effort est héroïque et cependant facile si nous nous fortifions au préalable dans la prière et l'Eucharistie. Allez et vous serez vainqueurs : c'est l'exhortation apostolique *estote fortes in bello.*

S. CORBEIL, Ptre.

A LA MÉMOIRE D'UN CONFRÈRE

Joseph Crépeau

Il y a trois mois à peine, dans les pages des *Annales Térésiennes*, en rappelant son souvenir je disais un suprême adieu à un confrère ; aujourd'hui je viens encore pleurer sur une tombe que je viens de fermer. Monsieur Joseph Crépeau, maire de Ste-Anne-des-Plaines, et préfet du comté de Terrebonne, mercredi, 19 septembre, rendait le dernier soupir, après dix-neuf jours d'incroyables tortures. Le 1er septembre, il passa la soirée au cercle agricole dont il était le président, et rentra chez lui indisposé. Une forte attaque de choléra du pays l'eut bientôt réduit à la plus grande faiblesse. Brûlé par une soif ardente, il profita du moment où son épouse sommeillait, pour se rendre dans une pièce voisine, et boire à satiété. Réveillée en sursaut, madame Crépeau se rendit près de lui s'efforçant de le soutenir. Il s'échappa de ses mains, heurta le mur qui se trouvait à quelques pas, et renversé par le choc, il entraîna dans sa chute deux lampes à pétrole qui se trouvaient à sa portée. L'instant d'après, privé de sentiment il se trouvait au milieu d'un feu ardent. Poussant des cris d'effroi, des appels déchirants, madame Crépeau hors d'elle même, se précipita pour le retirer de ce brasier. Ces cris, les morsures de ces flammes bleuâtres qui brûlaient ses habits et pétillaient sur sa chair lui rendirent le sentiment. Avant l'arrivée des secours, il se leva effaré et criant : « Le feu ! le feu ! » Tout enveloppé de sinistres lueurs, il s'élança hors de sa demeure, activant dans cette course au grand air ce feu dévorant. Avec une énergie très rare, il déchira, ou plutôt secoua ses

habits en cendres, détachant en même temps des lambeaux de chair rôtie, et rentra, sa chair nue imbibée de pétrole flambant encore. Avec une couverture on étouffa des langues de feu qui couraient sur la poitrine, le dos, les bras et les jambes. Commença alors ce long martyre qui devait finir mercredi, 19 septembre, par une mort aussi édifiante que ses souffrances avaient été longues. Rien ne put le sauver, ni le dévouement à toute épreuve de son épouse, ni les soins empressés et assidus du Dr St Jacques, son parent et son ami. Il avait 31 ans.

Monsieur Joseph Crépeau est né à Ste Anne des Plaines. Il ne connut point son père, et demeura seul avec sa mère qui travailla de toute son âme à son éducation. A 12 ans, il entra au collège de Ste Thérèse : c'était en l'année scolaire 74-75. La candide naïveté de son âme, son ouverture de cœur, la jovialité de son caractère, son empressement et sa fidélité dans l'amitié, l'aimable simplicité de ses manières, la douceur de ses mœurs lui donnèrent une place à part dans le cercle des confrères. Sans être à la tête de sa classe, il tenait de Dieu, une facilité d'intelligence, de mémoire et de diction, qui le rangeait parmi les élèves de talents. Lorsque de sa voix chaudé et vibrante, il nous disait un de ces discours qu'il savait faire ou quelques passages des grands poètes, ses confrères ne manquaient pas d'applaudir. Lafontaine était son auteur favori. Il me racontait un de ces jours que pour former ses petits enfants à l'art de bien dire, il leur faisait apprendre une fable du bon Lafontaine ; et prenant une belle pomme, la mettant sous leurs yeux : « Je donnerai cette pomme à celui qui récitera le mieux « cette fable, avec gestes et inflexions de voix, » disait-il. Et les bambins se s'évertuer. » Il poursuivit jusqu'au

bout ses études classiques, en comptant les deux années de philosophie. Cependant, il ne se sentait pas attiré vers les professions libérales. Son rêve était de retourner à la maison paternelle, de continuer l'œuvre de son père, de cultiver la terre, de jouir du bonheur paisible dont Virgile lui avait donné l'idéal, en montrant ce que peut faire l'exploitation intelligente du sol. Il aimait les cultivateurs et se plaisait à répéter : « L'agriculture est la force et le salut de notre belle patrie. »

Monsieur Joseph Crépeau se trouva bientôt à la tête de sa paroisse natale. Toutes les mesures d'intérêts locaux, de progrès, d'améliorations trouvaient en lui un fidèle défenseur. Son affabilité, son dévouement, son instruction lui gagnèrent la confiance de tous ses co-paroissiens. En 1891, il fut élu conseiller et maire de Ste-Anne des Plaines. Son influence ne tarda pas à s'étendre à tout le comté, et au printemps de 1894, il était élu, préfet du Comté de Terrebonne. Poussé par un bon nombre de citoyens influents, il aspirait à servir son pays dans une arène plus vaste, lorsque Dieu jugeant sa candeur d'âme trop grande pour qu'il put passer indemne à travers les tourbillons de la politique, le rappela à lui.

Pour nous, ses confrères, Joseph Crépeau était vraiment l'ami du Monomotapa dont parle Lafontaine. Durant sa maladie, il disait à son épouse. (Delle Rose Délima Latour) : Je n'ai plus de père, de mère, je n'ai point de frères, de sœurs, mais j'ai des confrères, et ce sont des frères pour moi. Ce n'est pas lui qui aurait manqué ces réunions d'amitié que nous faisons de temps à autres. — Chrétien à foi robuste et éclairée, sans respect humain ni forfanterie, il remplissait ses devoirs religieux, priait à l'église, dans sa famille, donnant l'exemple à tous. C'est

au milieu des tortures qu'il endura si longtemps que parurent sa foi et son amour de Dieu. Jamais une plainte, pas un murmure, un reproche. Lorsque la douleur le faisait bondir sur sa couche : « Bonne sainte Anne, s'écriait-il, donnez moi force et résignation ; » et le calme paraissait de nouveau sur son visage. Il disait au prêtre qui le visitait chaque jour : « Monsieur le curé, je souffre un vrai martyr, je brûle dans toute ma chair, je vais mourir, et Dieu m'en tiendra compte. Apportez moi donc la relique de sainte Anne, j'aurai plus de courage. »

Il supporta sans résistance les douloureux pansements que, deux fois le jour, il était obligé de subir. Au milieu de ses souffrances il trouvait la force de consoler son épouse et ses enfants, de dire une bonne parole aux nombreux amis qui le visitaient : tous pleuraient autour de lui, lui seul ne pleurait point.

Mercredi, 19 septembre, tout espoir de le sauver était perdu. Le médecin était là pour le panser. Cette opération était pour lui un supplice indicible. « Mon ami dit-il, je vais mourir, je le sens ; encore quelques heures seulement. Epargne moi cette souffrance. »

Allons, Joseph, répondit le docteur, il faut être brave jusqu'à la fin. Supporte cela pour Dieu. — « Si c'est pour Dieu, reprit le mourant, fais ton devoir. » Il avait reçu les derniers sacrements avec une piété pleine d'amour et de résignation : « Maintenant mon Dieu, répétait il, je puis, je veux mourir. » Faisant venir sa famille, il la bénit : « Enfants, soyez biens bons, bien obéissants, aimez bien le bon Dieu ; lui est votre père. » Et s'adressant à son épouse il ajoutait : « Je te laisse une lourde tâche, Dieu te donnera le courage dont tu as besoin ; ces orphelins élevés pour Dieu. » — Après avoir déliré quelque temps, il

recouvra toute la lucidité de son esprit. Alors d'une voix forte et vibrante d'émotion, il dit : « Biens, honneur, réputation, famille, liens d'amitié, ce que j'ai et possède, je vous donne tout, ô mon Dieu. Et disant un suprême adieu, il s'endormit doucement du sommeil du juste.

Je suis allé avec des confrères, prier et pleurer près de ses restes mortels. Dans cette foule venue pour accompagner à sa dernière demeure celui qui avait su mériter tant d'estime, était une douleur recueillie qui étréignait l'âme et faisait monter du cœur des sanglots. Il n'est plus celui qui semblait constitué pour nous survivre à tous. Qu'est-ce donc que l'homme sur la terre ? Naître, pleurer, souffrir et mourir, c'est là sa vie, son sort. Que ce doit être triste l'orsque Dieu n'est pas là, pour purifier, consoler et soutenir ! Confrère, ceux que tu appelais tes frères se souviendront. Le Dieu crucifié a dû te recevoir dans la paix éternelle, toi qui as souffert. Tu veilleras encore sur les orphelins que tu as laissés ici-bas.

Prie pour nous ; nous, nous prions pour toi.

J. L. A. SAURIOL, Ptre.

ECHOS DE L'ACADEMIE

Impressions de la rentrée

Hier, j'ai dit adieu à St-Augustin, et à tout ce que j'y ai de cher. Vraiment, j'avais quelque chose au cœur ; c'est si solennel ce moment du départ pour le collège ! Toute la famille est sur pieds ; même notre bon vieux domestique, Monsieur L... , ployé sous le faix des ans et le cœur trop serré pour me dire bonjour. Cependant, c'est la huitième fois que cette scène se renouvelle pour moi, et je commence à m'y faire.

A Ste-Thérèse, que de choses aussi pour le cœur ! Dès que nous sommes sur ce sol térézien, nous sentons le besoin de nous rendre immédiatement au collège. Les plus endurcis ont beau dire : « J'irai bien assez tôt m'enfermer, » ils ne peuvent résister à un désir secret de revoir leurs professeurs et les lieux où ils ont coulé tant de moments de joie pure et intime. Pour moi, qui n'ai aucune raison d'en vouloir à mon « Alma, » je la saluai de grand cœur, puis j'entrai à travers cent poignées de main.

Tout nous est encore bien ouvert. Ce sont les mêmes cœurs qui nous reçoivent et les mêmes joies qui nous attendent. Au parloir, nous recevons encore les caresses de nos parents. La même cloche nous conduira encore en classe voir de nouvelles beautés en philosophie. Après avoir étudié l'an dernier les êtres de la création et leur Auteur, nous verrons cette année nos devoirs envers toutes ces choses du monde créé et le Dieu du ciel.

Et, quelles historiettes à raconter en revoyant notre salle de récréation ! Chaque pas que j'y fais me rappelle un souvenir : il me semble encore voir s'envoler notre ami commun, le bon E....., que nous lançions en l'air, malgré ses protestations réitérées. « Ah ! pas de folies, mes bons amis. » A la salle de fanfare, il me semble encore entendre le son éclatant de mon cor ; c'est ici que j'ai consumé une partie de mon activité..... dit on. Mais, j'aime la musique ; pouvais-je rester inactif ? (et Monsieur Silvio Corbeil lui-même, laissait-il son instrument muet) ?

J'aime à revoir tous ces lieux ; je continue à les visiter d'un œil curieux et d'un cœur assoiffé des douces émotions qu'ils lui procurent. A notre petite chapelle

réside encore le même Dieu qui me créa il y a déjà dix-neuf ans, qui m'accorda tant de grâces et me ramène plein de santé et de courage sous ce toit. Il fait bon vous remercier de vos bontés, o mon Dieu !

Et je n'ai pas tout vu encore. Allons donc ! l'œuvre des cœurs térésiens que la Providence bénit elle-même et favorise si ouvertement, la chapelle neuve encore en construction, aurai-je des yeux pour ne la point voir et un cœur pour ne rien ressentir en la voyant ? Elle se dresse pourtant devant moi avec son mur qui s'élève à 87 pieds de hauteur. Et l'édifice brave déjà le temps et l'avenir. Fasse le ciel que ces destructeurs des travaux humains ne puissent jamais attenter à son existence !

Amis, lecteurs, montez avec moi par une grande échelle : nous sommes sur la tribune de l'orgue pour voir d'un seul coup tout l'intérieur de la chapelle. Au premier abord, les dimensions seules nous frappent, car il n'y a encore que des poutres et des sablières ; mais pour peu que l'on considère attentivement, déjà les grandes lignes de l'édifice nous apparaissent et forment un tout harmonieux, dans le style roman. A travers tout cela, il nous semble déjà entrevoir les beautés futures qui ravieront nos yeux et nos cœurs.

L'édifice est divisé en trois nefs : celle du centre mesure 68 pieds de long, 30 de large et 44 de haut. Les nefs latérales ont 15 pieds de largeur : chacune d'elle devra recevoir quatre autels encadrés dans autant de chapelles. Les dimensions du chœur seront de 29 pieds de profondeur par 30, avec une sacristie à droite et une autre à gauche. Levons les yeux maintenant et voyons le « triforium » formant une galerie de chaque côté sur toute la longueur de l'édifice. Au-dessus le « clerestory, »

comprenant douze fenêtres, nous envoie des flots de lumière. Un peu plus haut, ce sont les poutrelles et les poutres transversales qui serviront à la voûte, carrée dans la grande nef et cintrée dans le sanctuaire.

Voilà l'œuvre entreprise par un homme plein de foi, plein d'amour pour la religion et la patrie, M. le Préfet des études, et voilà l'œuvre secondée par le zèle et le dévouement des membres de la famille térésiennne. Mais cette œuvre n'est qu'à moitié faite ! A la rigueur, Dieu pourrait bien se contenter de ce temple en bois brut ; Il habite aussi bien sous un toit de chaume que sous des lambris dorés : ce Dieu de Majesté est l'humilité même. Mais, non il n'en sera pas ainsi. L'Auteur de de la nature, de notre existence, de tant de bienfaits envers nous mérite plus que cela de notre part. L'œuvre des Térésiens ne restera pas inachevée ; nous verrons dans notre chapelle des autels tout rayonnants d'or, un ciel d'azur à la voûte, parsemée d'étoiles brillantes, un orgue dont il me semble déjà entendre les douces symphonies, et un chœur puissant, qui redira ses plus beaux cantiques à la gloire de l'Éternel.

Mais, qu'il tarde à nos cœurs de goûter tous ces charmes de notre chapelle !

Sept. 1894.

JOS. MIGNAULT.

PETITE CHRONIQUE

La rentrée, 4 septembre.—Puisqu'il faut tout signaler à pareille date, notons encore une fois que la rentrée des élèves s'est faite par un des plus beaux jours d'été. Le bon Dieu qui nous les donne, veut sans doute tempérer par ce beau soleil et cette douce lumière, l'amertume qui

se mêle toujours dans la séparation d'un père et d'une mère chéris, dans l'adieu au foyer paternel et à tous ces objets qui font le charme de l'enfance et de la vie domestique.

Deux cent trente élèves présents.—Il fait bon de constater, ce soir, avec quelle ponctualité les *anciens* sont revenus, dès le premier jour de l'année, reprendre et poursuivre le cours de leurs études classiques : comprise donc désormais l'extrême importance de commencer à point, afin de n'avoir pas à déplorer, pendant une partie notable de l'année, le malheur qu'apporte la négligence à bien commencer *dès le commencement*. Chers et bons amis, anciens et nouveaux, grands et petits, ... soyez les bienvenus ! La maison qui vous accueille en vous ouvrant bien larges ses portes, est une mère aimante et généreuse ; elle tient à ne pas profaner le beau nom qu'elle porte : *alma mater* ! Elle ne fait acception de personne ; son devoir est de vous aimer tous avec une tendresse égale. Vous l'aimez aussi sans doute. Puisse cette affection s'accroître avec les années que vous vivrez sous son regard, et les bienfaits dont elle s'honore tant de vous combler !

Une messe d'action de grâces, 6 septembre.—Un point de mire qui attira les regards des élèves à leur rentrée au séminaire, fut sans contredit le progrès considérable accompli dans la construction de la nouvelle chapelle.

Oui ! *leur* chapelle revêt déjà les formes dont ils ont rêvé à leur départ et pendant leurs vacances.—Les mois de juillet et d'août ont presque terminé les murs de maçonnerie ; et la charpente, dressant ses longues poutres dans les airs, a reçu le 4 septembre les premières plan-

ches de la toiture.—Ces travaux, comme ceux qui les ont précédés, ont été exécutés grâce aux dons généreux de quelques amis dévoués et, il faut le dire aussi, en escomptant un peu le pieux sentiment, le religieux empressement que tous les élèves avaient manifesté à leur départ pour les vacances.—Ils devaient butiner et composer tant et de si beaux rayons de miel pendant ces vacances !—Le gâteau qu'ils ont présenté,—faute de mieux connaître leur métier d'aimables et industrieuses abeilles,—contenait bien, il est vrai, plusieurs alvéoles vides ; mais le bon vouloir et le succès d'un bon nombre étaient là appelant la reconnaissance.

Voilà pourquoi ceux qu'ils avaient obligés crurent pouvoir s'acquitter convenablement envers eux en confiant leur dette à saint Joseph, en faisant chanter une messe d'action de grâces *en son honneur*. Daigne S. Joseph bénir encore l'œuvre entreprise sous les auspices de son puissant patronage !

La retraite, 12 septembre.—La retraite annuelle des élèves a été prêchée par le R. P. Fulcran, de l'Ordre des Franciscains, Montréal : 250 élèves y ont pris part.

C'est la première fois que la retraite des élèves est prêchée par un Père Franciscain, l'un de ces humbles fils du sublime pauvre S. François d'Assise, dont l'habit religieux, la grande tonsure, les pieds nus contribuent si fortement à laisser dans les cœurs de vives impressions de pénitence, de détachement, de parfait amour de Dieu.

Messe pontificale et ordination, 16 septembre.—Le dimanche, 16 septembre, Monseigneur l'archevêque, arrivé la veille au soir, a célébré une messe pontificale dans l'é-

glise de Ste-Thérèse. Au cours de l'office, Sa Grandeur a conféré l'ordre du *sous-diaconat* : à M. A. Guindon, du diocèse de Valleyfield, et M. A. Papineau, du diocèse de Montréal ; les *ordres mineurs* : à M. M. E. Charlebois, du diocèse d'Ottawa, J. Valiquet, E. Lefebvre, A. David, S. Lonergan, J. Roussil, du diocèse de Montréal ; la *première tonsure* : à M. M. A. Ethier, H. Latour, A. Benoit, S. Gascon, J. Forget, R. Cadieux, J. Verschelden, du diocèse de Montréal.

Après la lecture du prône, Monseigneur adressa quelques mots aux fidèles. Prenant occasion de la fête du jour, Notre Dame des Sept douleurs, il établit un heureux rapprochement entre le sacrifice de Marie sur le Calvaire, et l'immolation des jeunes ordinands qui, à genoux devant l'autel du sacrifice, venaient de choisir Jésus-Christ pour leur part d'héritage, d'embrasser plus intimement sa croix, porter son joug et marcher à sa suite, libres de toutes entraves du respect humain et des mondaines attaches de la terre.

Aux Vêpres, comme à la messe, le plain-chant conduit par les élèves et les cérémonies pontificales ont été exécutés avec un entrain et une ponctualité dont Monseigneur lui-même exprima sa satisfaction.

Chez les élèves.—Dans la veillée, il y eut réception chez les élèves. M. l'abbé Leclerc du Collège canadien à Rome, le R. P. Fulcran, le R. M. Piché, curé de Terrebonne, etc, prirent place sur l'estrade à côté de Monseigneur.

Après une fanfare de nos musiciens, J. Mignault, élève de philosophie, présenta l'adresse suivante :

Monseigneur,

Au sortir de notre retraite annuelle, l'âme encore tout imprégnée des grâces extraordinaires que nous avons reçues, sous l'impression vivante encore de la parole de Dieu qui nous a été distribuée avec tant de bienveillance et de sollicitude, il nous est doux d'avoir à présenter, ce soir, à Votre Grandeur l'hommage de notre reconnaissance et de notre filiale affection.

Toute œuvre doit avoir une fin dont elle reçoit son couronnement, tout édifice doit recevoir un comble qui lui donne son achèvement : notre bonheur de l'heure présente s'appuie donc sur la pensée que Votre Grandeur va mettre en ce moment la dernière main à l'œuvre de notre conversion, parachever le travail de notre sincère retour à Dieu, en donnant la persévérance à nos bonnes résolutions.

Votre présente visite, Monseigneur,—comme celle des années passées—témoigne de votre paternelle affection à notre égard. Vous venez à nous les mains pleines de bénédictions et de toutes sortes de faveurs : vous venez affermir nos courages et assurer le succès dans nos études dès le début de l'année scolaire ; vous venez répandre sur nous les dons de l'Esprit Saint en accordant à la plupart de nos professeurs une participation plus grande à la grâce sacerdotale et à la puissance divine, par les pouvoirs sacrés dont vous avez daigné les investir et par le caractère auguste que vous avez imprimé à leurs personnes. Ce matin, étalant à nos regards avides toute la pompe d'une messe pontificale, en même temps que vous avez réjoui le cœur de tous les paroissiens de Ste Thérèse, Votre Grandeur a réveillé dans notre esprit l'estime que

nous devons avoir pour les cérémonies du culte; et ranimé dans nos cœurs le profond respect dont nous devons entourer la dignité épiscopale, le premier pasteur du diocèse, le pontife qui vient au nom du Seigneur.

Qu'il nous soit donc permis, Monseigneur, de vous remercier avec effusion des bienveillantes attentions que vous nous témoignez, des nombreux bienfaits dont vous nous gratifiez, de la tendre sollicitude que vous portez à la jeunesse et en particulier à la jeunesse de vos collèges. Ah ! puissions-nous bien comprendre tout le soin que vous prenez de notre éducation ! puissions-nous apprécier à leur juste valeur le dévouement de votre clergé à cette noble cause, les sacrifices que savent s'imposer quelques-uns de vos prêtres vénérés pour permettre à nos professeurs d'aller puiser l'enseignement qu'ils nous donnent à la source même de la vérité, à Rome, siège du magistère infailible et de ces brillantes écoles d'où jaillit la lumière qui éclaire et dirige le monde.

Oui ! bénissez-nous, Monseigneur ; bénissez toute ces bonnes pensées, ces pieux sentiments ainsi que les généreuses résolutions que le souffle de la grâce et la prédication divine ont fait naître en nos âmes. Votre bénédiction leur fera donner et produire en nos cœurs—comme les épis en une terre fertile—une abondante moisson de fruits durables. Avec votre bénédiction, notre ferveur dans la prière sera plus grande, notre application à l'étude plus énergique et plus constante ; nous serons plus fermes dans le devoir, plus dociles aux leçons de nos maîtres, plus forts dans l'amour de Dieu, plus persévérants dans le combat.

Monseigneur accorda avec beaucoup de grâce et de bienveillance la bénédiction demandée, et exprima toute la

joie que lui causait sa visite à Ste-Thérèse. Son bonheur se traduisit en plusieurs paroles aimables et obligeantes à l'adresse du séminaire, du révérend père prédicateur de la retraite, de M. l'abbé Leclerc et de M. le curé de Terrebonne. En annonçant que demain ce serait grand congé, le congé de la retraite, Monseigneur rappela que ce grand congé lui appartenait *ab ovo*, qu'il en réclamait la paternité, puisque c'était lui qui l'avait donné la première fois lorsqu'il vint, alors chanoine du chapitre de la cathédrale de Montréal, prêcher la retraite des écoliers en 1860.

Deuil, condoléances, 25 septembre.—Mardi, le 25 courant, la mort soudaine et inopinée d'un de nos plus honorables citoyens venait jeter l'effroi et répandre le deuil sur toute la paroisse de Ste-Thérèse. M. François Dion, dont le nom et le mérite sont si généralement connus, se rendait au village, seul dans sa voiture, lorsqu'il fut frappé tout à coup d'apoplexie foudroyante.

Maire de la municipalité paroissiale pendant plusieurs années, marguillier de l'Œuvre, l'un des directeurs de la société d'agriculture du Comté, type du cultivateur intelligent et pratique, etc, il nous était ravi en un instant laissant, dans des circonstances si pénibles à la nature, une famille en pleurs, une épouse navrée

Nous avons tous été frappés au cœur par cette mort subite et nous pleurerons longtemps ce chrétien modèle, ce citoyen universellement estimé, vénéré, aimé de tous.

Que la famille Dion si cruellement éprouvée et dont deux enfants font en ce moment leurs études dans notre séminaire, reçoive avec l'assurance de nos plus ferventes prières, nos meilleures sympathies, nos plus vives et plus sincères condoléances !

A l'Académie.—L'Académie s'est réorganisée. Les élections ont donné le résultat suivant : MM. Joseph Mignault, *président* ; André Fauteux, *vice-président* ; Conrad Chaumont, *secrétaire* ; Alfred Julien, *trésorier* ; Bernard Gaudet, *scrutateur* ; Joseph Drouin et Henri Longpré, *conseillers*.

Deux nouveaux prêtres.—MM. Nazaire Dubois et Anthime Renaud ont été ordonnés prêtres, durant les vacances, le 29 juin, dans la chapelle des RR. PP. du Très Saint Sacrement, Montréal.

M. Renaud, après avoir exercé le ministère dans la paroisse de St-Louis de France, Montréal, est passé, le 18 septembre, au vicariat apostolique de Pontiac, et doit résider à Pembroke ; M. Dubois quittera le pays, le 6 octobre prochain, pour aller à Rome continuer pendant quelques années ses études philosophiques et théologiques.

Malgré la diversité de l'objet et du théâtre de leurs labours, nous louons également la noblesse de leur but et l'excellence de leur dévouement, et leur souhaitons un égal succès dans les travaux de leur ministère, comme dans leur ardeur à acquérir la science et la connaissance parfaite de la vérité.

Nos élèves finissants de l'année dernière.—Ils étaient quinze. Huit ont pris la soutane : Henri Latour, Arcade Ethier, Joseph Verschelden, Albert Benoit, Samuel Gascon, Rodrigue Cadieux, Jovite Forget demeurent au séminaire comme professeurs ; Charles Racine est entré dans la communauté des RR. PP. Oblats, au Noviciat St-Laurent, Manitoba.—Ont embrassé l'étude du droit : Joseph Geoffrion, Alfred Nantel, Victor Léonard, Oléas Lacroix ; celle de la médecine : Ernest Lauzon, Alvarez Laplante ; du notariat : Joseph St-Amour.

Parmi les souhaits que nous formons pour leur bonheur à tous et à chacun, nous prions pour qu'ils aient toujours et partout la prudence dans le savoir, la force dans l'action, la constance dans le devoir et toutes les vertus de leur position.

**NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE
SEPTEMBRE**

PARFAITEMENT BIEN.

Conrad Chaumont, P. Desrochers, E. Beauchamp, U. Labelle, A. Ouimet, P. Roy, E. Dubois, L. Vermette, D. Chaumont, J. Filiatrault, A. Franceœur, A. Langlois, T. Martin, P. E. Rochon, J. B. Bertrand, O. Boyer, C. Lauzon, E. Longpré, A. Desroches, Z. Philion, O. Lalonde, A. Messier, G. Piché, S. Vermette, E. Verret, U. Beauchamp, A. Belisle, A. Boucher, P. Leblanc, S. Lefebvre, D. Pilon, A. Poulin, A. Sigouin, Z. Binet, J. Campeau, G. Migneault, E. Binet, E. Thérien, A. Carey.

TRÈS BIEN.

Z. Alarie, J. B. Aubry, A. Chauret, J. Drouin, E. Gaboury, J. Godin, Alex. Graton, S. Graton, A. Julien, C. Lacasse, A. Lalonde, Ex. Lapointe, L. Lapointe, H. Longpré, A. Archambault, J. Mignault, J. Morin, A. Papineau, O. Rochon, A. Savignac, A. Valois, Alf. Archambault, J. B. Brisson, M. Brunet, Ant. Gauthier, Art. Gauthier, J. Lalumière, J. Pagé, A. Bernard, L. Dubois, Ag. Graton, L. Legault, J. Lesage, Z. Potvin, A. Bastien, R. Lauzon, L. Bélanger, A. Bouvrette, E. Coursol, J. Desjardins, L. Desjardins, J. Delamothe, A. Duhamel,

E. Gohier, E. Labelle, J. Lonergan, S. Ouimet, S. Tremblay, J. B. Adam, A. Desjardins, R. Dubois, D. Grenier, A. Ouimet, H. Papineau, J. Théoret, S. Vallée, E. Boucher, J. Gaudet, G. Latour, E. Maillé, P. E. Coursol, S. Gauthier, Ag. Jasmin, A. Laramée, D. Lapierre, A. Legault, A. Desjardins.

PRESQUE TRÈS BIEN.

S. Barrette, H. Bernard, L. Boileau, A. Brosseau, Cl. Chaumont, Ed. Corbeil, Jules Delamothe, J. Dion, B. Gaudet, O. Lorrain, A. Sauriol, A. Clairoux, M. Dannaï, T. Freeman, J. St-Jacques, W. Ste-Marie, Z. Thérien, E. Boileau, C. Breton, E. Brosseau, E. Desjardins, D. Filiatrault, E. Bernier, E. Carrières, E. Coursol, N. Desjardins, Z. Dupras, J. Gauthier, L. Groulx, H. Laurendeau, A. Riopel, A. Chamberland, S. Cloutier, O. Graton, J. Gauthier, J. Kimpton, A. Mathieu, J. Ouimet, E. Prevost, G. Desjardins, O. Desjardins, Z. Desjardins, E. Desroches, H. Lonergan, A. Pinard, L. Proulx, U. Brunet, H. Denis, A. Dupras, C. Coursol, A. Joachim, H. Lauzon, G. Lonergan, L. Verschelden, Alex. Caron, Alb. Caron, A. Deslauriers, A. Dion, W. Landry, G. Lonergan, N. Desjardins.

PREMIERS DE SEMAINE

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er E. Corbeil ; 2e W. Ste-Marie ; 3e Arth. Gauthier ; 4e L. Vermette.

Thème latin.—1er J. M. Filiatrault ; 2e A. Ste-Marie ; 3e E. Corbeil ; 4e J. St-Jacques.

Version grecque.—1er A. Archambault ; 2e W. Ste-Marie ; 3e Th. Freeman ; 4es J. St-Jacques et T. Samoisette.

SECONDE.

Composition.—1ers D. Filiatrault et A. Langlois ; 2e C. Breton ; 3e E. Hébert ; 4e J. Lesage.

Version latine.—1er A. Langlois ; 2e A. Graton ; 3e P. E. Rochon ; 4e A. Bernard.

Mémoire.—1ers A. Langlois et T. Legault ; 2e P. E. Rochon ; 3e A. Graton ; 4e J. Lesage.

TROISIÈME.

Thème latin.—1er L. Groulx , 2e S. Laferrière ; 3e G. Rochon ; 4e E. Bernier.

Version latine.—1er L. Groulx ; 2e S. Laferrière ; 3e J. Hurtubise ; 4e E. Bernier.

Rédaction française.—1er S. Laferrière ; 2es L. Groulx et J. Hurtubise ; 3es F. Laurendeau et A. Riopel ; 4e J. Lavigneur.

QUATRIÈME.

Thème latin :—1ers A. Chamberland, et I. Verschelden 2e. E. Bélair, 3e. J. Kimpton 4es. E. Coursol et Duhamel.

Version latine.—1er. A. Chamberland, 2e. I. Verschelden ; 3es L. Desjardins et L. Cousineau.

Langue grecque.—1ers A. Chamberland et I. Verschelden ; 2e L. Cousineau ; 3e E. Boileau ; 4e S. Vermette ; 5e E. Bélair.

Anglais.—1er E. Bélair ; 2e L. Cousineau ; 3e I. Verschelden ; 4e A. Chamberland.

CINQUIÈME.

Thème latin.—1er A. Sigouin ; 2e D. Pilon ; 3e U. Beauchamp ; 4e W. Tartre.

Version latine —1er A. Sigouin ; 2e U. Beauchamp ; 3e J. Therrien ; 4e A. Ouimet.

Devoir français.—1ers U. Beauchamp et A. Sigouin ; 2e J. Therrien ; 3e G. Boileau.

Anglais.—1er A. Sigouin ; 2es D. Pilon et G. Manseau ; 3e U. Beauchamp ; 4e A. Ouimet.

SIXIÈME.

Thème latin.—1er L. Verschelden ; 2e E. Therrien ; 3es J. Campeau, G. Mignault ; 4es E. Boucher, W. Hurtubise.

Devoir français.—G. Mignault, E. Therrien et L. Verschelden ; 2es J. Campeau et A. Paiement.

Anglais.—1ers G. Mignault, W. Hurtubise et E. Therrien ; 2es L. Verschelden et J. Campeau.

COURS PRATIQUE.

Français.—1er Aug. Desjardins ; 2e H. Desjardins ; 3e J. Sanche ; 4e B. Gascon.

Anglais.—1er Aug. Desjardins ; 2e H. Desjardins ; 3e J. Poirier ; 4e A. Bastien.

Sténographie.—1ers A. Bastien et H. Desjardins ; 2e J. Deschambault ; 3es Aug. Desjardins et J. Carey.